

Éric Pessan

## Le jeu de la vérité

Partout où tu passes – puisque tu acceptes volontiers les rencontres et les débats – la question est immanquablement dans les premières que l'on te pose. Elle est parfois la première, parfois elle se fait désirer une ou deux minutes, mais elle arrive bien vite, en seconde ou troisième position. La question du vécu, tu pourrais la jouer au tiercé. À la longue, elle te rapporterait un joli pactole. Les collégiens, les lycéens, les lecteurs aimeraient savoir si ton roman est autobiographique ou – à défaut – au moins inspiré de faits réels. C'est que – vois-tu – tu as beau expliquer qu'il s'agit de fiction, il reste encore l'espoir chez ceux qui lisent tes livres que les faits puissent être avérés.

Ta méthode – pourtant – tu en parles volontiers : tu n'écris que sur ce que tu connais, tu as situé des passages de tes livres à Nicosie, à Weimar, à Lisbonne ou dans le Piémont italien parce que tu en sais les couleurs, les odeurs, les vibrations, parce que tu as éprouvé les questions soulevées par ces villes ou ces paysages. Il ne te viendrait pas à l'esprit de parler d'Islamabad puisque tu n'as jamais mis les pieds au Pakistan. Tu racontes que tu pars de ta vie, de tes doutes, de tes interrogations, que tu te nourris de tes lectures, de tes rencontres, du monde qui n'en finit plus de craquer alentours. Tu expliques qu'il te paraît impossible de forger un personnage trop éloigné de toi – puisque tes textes font quasiment l'impasse du personnage –, qu'il te semble indécent de faire ton nid avec les brindilles de douleur d'un fait divers. Tu te tiens à la lisière du véridique mais tu ne veux pas te priver de l'imagination. Tu parles et les lecteurs gardent encore l'espoir que tu écrives du vrai, tant l'époque veut les convaincre de la supériorité du vécu sur l'inventé.

Il faut – vois-tu – abolir la distance entre le lecteur et le sujet. La fiction est une muraille à abattre.

Enfin, secoue-toi, un écrivain a été agressé par la vie, il porte des plaies inguérissables, il mène des enquêtes, contacte les témoins, consigne les faits avec précision et minutie. L'invention, vois-tu, c'est facile. Tu as beau rétorquer que Kafka a écrit l'arrivée en Amérique en pantoufles et robe de chambre sans jamais y avoir mis un pied, on te répond que c'était une autre époque. Maintenant, la littérature, le cinéma, la télévision veulent du drame garanti sans tromperie, des tâches de sang et de sperme réelles dans les draps de l'histoire.

Tu radotes que la fiction te permet d'aller plus loin que le biographique, tu n'opposes d'ailleurs pas les genres, tu es lecteur admiratif d'écrivains qui parlent d'eux ou qui savent avec brio s'inspirer d'autrui, mais tu aimes tout autant ceux qui forgent de toutes pièces leur univers. Melville a navigué, mais n'a pas connu Achab ni la baleine blanche. On te toise avec compassion, on pensait que tu avais vécu de grandes choses, on t'imaginait dépositaire de confessions.

Parfois, tes personnages sont des femmes, des filles, des adolescents ou des adolescentes. Tes lecteurs peinent à croire que les histoires ne sont pas vraies. Ils arrivent admiratifs à ta rencontre, ils repartent déçus, comme si tu les avais dupés. Tu

serais cette petite fille ? Impossible. Ils se consolent en se disant que tu n'avoues pas tout. Et – de guerre lasse – tu finis par te réfugier dans le doute.

C'est vrai ? te demande-t-on. Alors tu te contentes d'un sourire, et enfin les lecteurs frissonnent de connivence complice. Ils voient l'homme qui a vu l'ours. Ils ont eu peur que l'homme ait inventé la bête de toutes pièces. Ils ont le supplément qu'ils réclamaient.

Parfois encore, tu racontes deux histoires, des histoires que tu n'as pas encore mises dans un roman :

La première débute le jour où – tu as quinze ans – un homme t'aborde à la sortie du lycée pour te proposer un verre. À ta propre surprise, tu acceptes. L'homme n'a qu'une poignée d'années de plus que toi, il fait beau, c'est l'après-midi, le café jusqu'où vous marchez est familier, tu y traînes entre les cours. À peine installé sur la banquette, l'homme fait ce que tu pensais qu'il ferait. Il ouvre sa braguette et se masturbe en te parlant. Tu n'es pas effrayé ou dégoûté, plutôt vaguement excité de l'observer bien que les garçons ne t'attirent pas.

L'homme jouit, tu souris, il paye les consommations et disparaît, te laissant apprécier et interroger le trouble qu'il vient de t'offrir.

La seconde histoire se déroule plus tard, tu as dix-neuf ans, tu sors éméché d'un bar, il est deux heures de matin, l'établissement ferme ses portes, tu es accompagné d'amis, vous riez, vous êtes nombreux sur le trottoir, vous n'avez pas fini de vous séduire, il y a dans ton groupe une fille que tu aimerais embrasser.

Toi seul aperçoit l'homme qui jaillit d'une voiture garée un peu plus haut, tu remarques qu'il marmonne, tu tends l'oreille, comprends qu'il parle seul, qu'il s'énervé du bruit que vous faites. Ton attention est tout fixée sur lui, sur ses gestes nerveux, sur son agitation, et sa voix qui monte. Tu comprends qu'il vous insulte, vous autres les jeunes gens bruyants.

Tes amis rient, l'homme ouvre le coffre de sa voiture, tes amis te parlent et tu n'écoutes plus rien puisque l'homme maintenant brandit un fusil à pompe qu'il arme, exactement comme dans un film, penses-tu. Et à cet instant tu te dis que si – un jour – tu écris cette scène, tu choisiras une autre arme tellement celle-ci paraît stéréotypées et déplacée. La suite se déroule en quelques secondes : avec un sang froid dont tu ignorais être capable, tu préviens tes amis et vous fuyez dans une rue perpendiculaire, courant du côté où sont garées plusieurs camionnettes. Tu fermes la course, tirant le bras de la fille que tu désirais embrasser une minute auparavant. Pas de coups de feu, pas de poursuite, tu n'as jamais su ce qu'a fait l'homme resté seul et armé sur le trottoir.

Voilà, conclus-tu en regardant tes lecteurs, l'une de ces deux histoires est vraie, totalement, dans ses moindres détails, l'autre est inventée. Et tu anticipes la question à venir : tu n'en diras pas plus. D'ailleurs, ajoutes-tu en quittant la salle, peut-être que les deux sont fausses. Ou vraies. Cela n'ajoute ni ne retranche rien.

Éric Pessan est né en 1970 à Bordeaux. A publié une dizaine de romans, dont récemment *Muette* (Albin Michel, 2013) et *Le démon avance toujours en ligne droite* (Albin Michel, 2015), ainsi que des nouvelles, des poèmes, des pièces de théâtre, des essais et des livres pour la jeunesse. Plusieurs fictions radiophoniques pour France Culture. Il collabore au site littéraire [Remue.net](http://Remue.net) et à la revue du Centre national d'études spatiales.